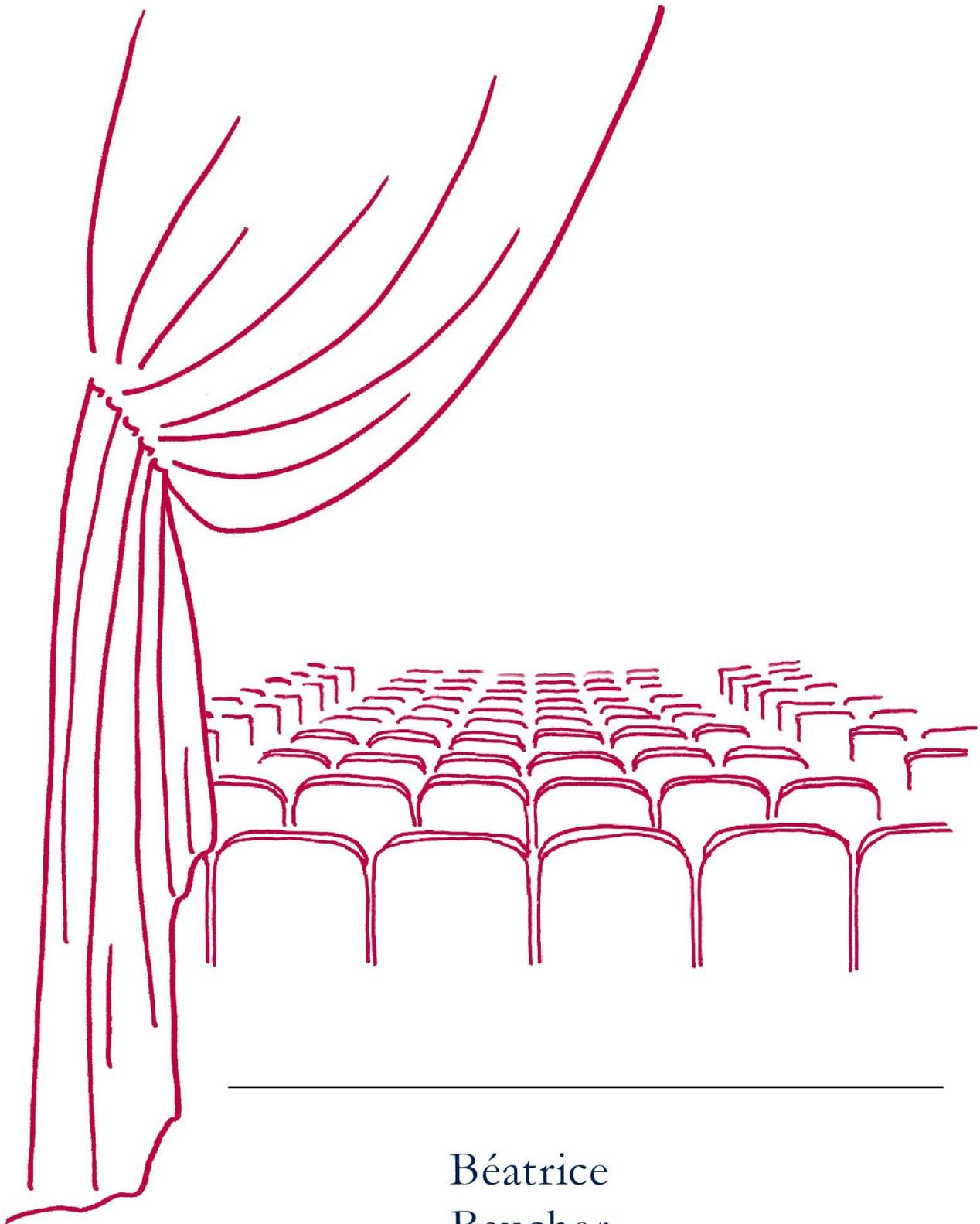


LA FAUNE SAUVAGE DES RICANEURS



Béatrice
Baucher

Béatrice Baucher

La Faune sauvage
des ricaneurs

© Béatrice Baucher, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8947-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« ... et quant au berger, l'on peut dire qu'il était
digne de tous les maux, étant de ces gens-là qui sur
les animaux se font un chimérique empire ».*

Jean de La Fontaine – *Les animaux malades de la peste*

1^{ère} partie

I. Le venin du serpent

Après trois jours de neige par intermittence, le parvis de la société TSV (Télé Super Vision) avait fini par se couvrir d'un épais tapis glacé, coupé en son milieu par une petite allée creusée à la pelle pour permettre aux employés de se rendre à leur travail. Ce soir-là, quelques flocons épars virevoltaient encore et venaient se coller, puis fondre, sur l'immense façade composée d'une multitude de vitres noires, qui de loin lui donnaient l'apparence d'un gigantesque écran de télévision.

De l'extérieur, on ne distinguait de la TSV que quelques points colorés qui clignotaient dans le hall d'entrée. Un peu de rouge, un peu de vert, semblait-il. Alarmes à incendie ? Indicateurs de sorties de secours ? Non, simplement l'imposant sapin de Noël qui trônait au milieu de ce spacieux hall, un arbre aussi large que haut, richement décoré, soigneusement enguirlandé, et entouré à sa base d'une multitude de cadeaux factices, de diverses tailles et couleurs, mais tous brillants, enrubannés et alléchants, tant qu'on ne s'aventurait pas à les soupeser pour constater leur désolante légèreté.

En fait, la récompense du personnel de la TSV pour son travail de l'année écoulée se situait ailleurs : au fond du hall, au-dessus des portes conduisant au réfectoire, les quatre écrans qui en temps normal diffusaient les programmes conçus par la société, faisaient exception ce soir-là pour annoncer, en belles lettres jaunes sur fond noir : « Soirée de Noël de la TSV – Bienvenue à tous et Joyeuses Fêtes ! ».

Tous avaient été conviés et apparemment, la plupart avait répondu à l'appel puisque, lorsqu'on pénétrait dans le réfectoire, transformé pour l'occasion en superbe salle des fêtes, on était saisi par la chaleur qui émanait de cette foule compacte, pétillante, enthousiaste ; les femmes exhibaient sans frissonner des robes à bretelles ou des bustiers laissant voir leurs gorges dénudées lorsqu'elles penchaient la tête en arrière pour boire les dernières gouttes de leur champagne, les hommes sans cravates mais en chemise avaient retroussé leurs manches, se permettant une tenue décontractée tout en restant chics, et reposaient un verre

vide pour en prendre un autre plein... bref, l'alcool circulait et s'exhalait des coupes et des gosiers, tout comme la bonne humeur. On était même disposé à rire du spectacle qui s'annonçait sur l'estrade montée pour l'occasion. En effet, les discussions à bâton rompu s'atténuèrent dès qu'il commença et tous se rapprochèrent de la scène où un faux Père Noël, qui s'avérait être un véritable humoriste célèbre, débuta son one-man show, dont on se répèterait les meilleurs mots pendant les semaines suivantes dans les couloirs de la TSV.

Seuls trois individus ne participaient pas à la rigolade collective : à l'autre bout de la salle, le barman derrière son comptoir faiblement éclairé ne pouvait pas quitter son poste et essayait quelques verres ; et de l'autre côté du comptoir, assis sur de hauts tabourets, deux hommes.

L'un n'était autre que le directeur de la société, Thierry Muller, qui s'octroyait un petit instant de répit devant un whisky noyé de glaçons. Il était arrivé à 21 h, avait serré un bon nombre de mains - des moites, des fermes, des influentes, des serviables et des intrigantes - il avait prononcé un petit discours annuel à coups de bons chiffres et de meilleurs vœux, communiquant à tous son enthousiasme et sa confiance. Il méritait donc son moment à lui, tout en suivant de loin le spectacle : il devait, comme pour tout ce qui se passait dans ses services, savoir en gros de quoi il en retournait, sans pour autant s'en mêler de trop près. Il marquait la différence une fois de plus : ce divertissement avait été choisi pour ses employés, même les plus hauts placés. Lui, restait en retrait. Tout à l'heure, quand le show serait terminé, il n'aurait plus qu'à saluer deux ou trois membres du comité de direction, puis il s'éclipserait en les laissant tous à leur fête. La durée de sa présence exceptionnelle était calculée : mieux valait partir avant qu'ils ne s'habituent à le voir parmi eux, avant que la fatigue ou l'alcool l'incitent à montrer des signes de faiblesse. Son apparition devait être impeccable, sa présence inattaquable, son charisme indéfectible. Pas comme ces sculptures de glace, se dit-il en tournant la tête vers le patio attenant au réfectoire, qui avaient été façonnées pour l'occasion et scintillaient par le jeu des éclairages, mais qui un jour ou l'autre se déformeraient pitoyablement dès que la température extérieure augmenterait, pour finir en misérables flaques, sous l'œil goguenard des occupants du self avalant leur purée de pomme de terre.

Revenant à ses propres glaçons, il fit tourner deux fois son whisky dans son verre, geste qui traduisait chez lui une satisfaction personnelle. Pourtant, pour

être honnête avec lui-même, un petit quelque chose le gênait, un soupçon de malaise qui grandissait sans qu'il pût en identifier la cause. Il le connaissait, ce sentiment, lorsqu'un élément imprévu, une inconnue à x chiffres échappait à son contrôle. Et il n'aimait pas cela. Fronçant les sourcils, il tourna la tête à gauche et identifia tout de suite la source de cette nuisance : le jeune homme qui était assis sur l'autre tabouret ne cadrerait pas avec le reste. D'abord, il lui tournait légèrement le dos, à lui et au spectacle, et il avait la tête rentrée dans les épaules. Dans la pénombre, on le distinguait à peine, surtout qu'il portait un pantalon noir et un polo à col roulé de la même couleur. Soudain, il redressa le buste pour commander un mojito au barman, et M. Muller vit qu'il tenait un livre dans les mains. Éminemment suspect. Que faisait cet individu seul dans son coin, à lire un livre ? Et puis, son visage ne lui disait rien. Faisait-il partie du personnel de la boîte ? Pourtant, une tête pareille, cela ne s'oubliait pas facilement. Avec ses cheveux longs et bruns coiffés vers l'arrière et sa barbiche filasse qui pointait de son menton, alors que la peau de son visage et de ses avant-bras était lisse et imberbe comme celle d'un enfant, on ne pouvait que s'étonner de cette pilosité aussi étrangement répartie. De grosses lunettes à cadran noir lui donnaient un air non pas sévère mais agaçant, son regard se trouvant caché par l'épaisseur des verres. Il posa son livre sur le comptoir (un ouvrage sans doute très sérieux à en juger par le nombre de pages, la taille des caractères et la couverture épurée) pour se saisir de son verre dans lequel il plongea un doigt jauni par la cigarette, attrapa une feuille de menthe et la mordilla d'abord du bout des dents, pour ensuite la mâchouiller tout à fait allégrement. M. Muller ressentait une antipathie grandissante pour cet individu qui semblait ignorer jusqu'à sa présence à lui, le directeur. Soudain, tous les deux levèrent la tête en même temps, surpris par l'éclat de rire du barman. Ce dernier avait beau essuyer de la vaisselle depuis un moment, il n'en demeurait pas moins très attentif à ce qui se passait sur scène, et buvait, à défaut des verres qu'il rangeait, les paroles de l'humoriste.

L'individu en noir haussa les épaules et déclara, un peu pour lui-même, un peu pour quiconque voudrait bien l'entendre :

— La voilà, la société d'aujourd'hui, tiens ! Captivez les travailleurs, faites-les rire aux dépens d'autrui, et ils ne se rendront même pas compte qu'ils sont exploités.

M. Muller, ne sachant pas bien s'il lui adressait la parole, mais désirant lui signifier que la bienséance voulait qu'on se présentât avant de parler au président

du groupe, lui tendit une main ferme et paternelle en lui disant :

— Oui, bonsoir, rappelez-moi votre nom et le service dans lequel vous travaillez ?

— Moi c'est Nicéphore Dupuy, stagiaire, ou électron libre si vous préférez.

Il ne prit même pas la peine de lui demander à son tour son nom et sa position, ce que M. Muller trouvait normal, partant du principe que tout le monde le connaissait, ce en quoi il se trompait : Nicéphore Dupuy ignorait l'identité de son interlocuteur et il s'en moquait bien, tout occupé qu'il était à poursuivre à haute voix le cours de sa pensée :

— S'il y a bien une chose qu'on apprend, quand on est stagiaire dans une boîte de prod, c'est qu'on ne divertit pas la population dans un but philanthropique ou pour son bien-être, mais pour mieux *l'asservir* et non *la servir* : faut bien entendre la différence dans ce jeu de mot...

Ce que M. Muller entendait surtout, c'était ce léger cheveu sur la langue qui l'horripilait et dont il se demandait s'il n'était pas dû à un bout de feuille de menthe qui serait resté coincé entre deux dents ; en outre il ne supportait pas les gens qui ne le regardaient pas dans les yeux mais qui les gardaient, comme lui, fixés sur le zinc, la tête légèrement penchée. Et pour couronner le tout, son haleine le trahissait : ce n'était sûrement pas son premier mojito de la soirée. Peut-être n'avait-il pas fait autre chose que de s'en enfiler depuis 21 h, le barman faisant disparaître au fur et à mesure toute trace de ses forfaits.

— ... et ça, continuait-il, les producteurs ont mis du temps à le comprendre : ils sont restés plusieurs dizaines d'années à s'embourber dans un seul et unique modèle de divertissement populaire – le plateau télé – avant de s'apercevoir que la fascination du public pour le monde de la télé aurait une limite : ce qui les intéresse vraiment, ce n'est pas de savoir comment réagissent les professionnels de l'écran sur un plateau, non, ce qu'ils veulent savoir, c'est comment réagissent les autres gars comme eux, chez eux. Et effectivement, quand la télé réalité est apparue, l'engouement du public a été spectaculaire.

Mais qui était ce petit crétin qui récitait sa leçon en se croyant plus intelligent que la moyenne, avec ses pseudo-analyses socio-historico-politiques ? M. Muller le regarda avaler quelques gorgées, en espérant que l'une d'elles finirait par emporter le bout de feuille qui gênait son élocution.

— Seulement voilà, reprit l'individu, on arrive à la croisée des chemins. D'un côté, tous les sujets de télé-réalité ont été épuisés : le mécanisme des relations affectives et sexuelles (en gros « qui dit du mal de qui et qui couche avec qui »), la décoration intérieure (comment ta maison elle est trop moche), la décoration extérieure (on va t'apprendre à t'habiller), l'art de la table, le plus beau jour de ta vie (mais enfin pas tant que ça) etc. etc. Bref, on a quasi fait le tour et puis y'a un effet de lassitude parce que tous ces gens comme toi et moi, et ben franchement, y'a des fois où ils ressemblent étrangement à des acteurs, dis-donc. Et d'ailleurs, c'est quoi la différence entre eux et un acteur ? Tous deux agissent devant une caméra **en sachant** qu'ils sont filmés. Or, l'avenir, il est là l'avenir : tout ceci deviendra à nouveau pétillant lorsqu'ils **ne sauront pas** qu'ils sont filmés... George Orwell était un visionnaire, on est d'accord, mais il n'a traité que de l'intrusion de l'œil qui voit tout chez vous pour servir le régime totalitaire. Or, nous ne sommes plus dans un régime totalitaire, nous sommes à l'ère du divertissement de masse, et là où je veux en venir, c'est que tout cela est contradictoire. Si vous espionnez une partie de la population, vous êtes hors la loi – sauf si c'est vous qui la dictez, la loi, ou sauf si ce sont les services de renseignements pour affaire d'État. OK. Mais si c'est pour une cause de divertissement, vous avez la CNIL sur le dos. Pourquoi ? me direz-vous. Pourquoi le critère de la sûreté nationale prévaudrait sur celui du bien-être ? Amusez la populace, et le temps qu'elle passera à se divertir, elle ne le passera pas à être violente, à fouiner dans les affaires de l'État, ou à se poser trop de questions. Certes, quand on filme quelqu'un sans l'avertir, par plaisir ou voyeurisme, on est d'accord, c'est grave, au nom de notre sacrosainte « atteinte à la vie privée », mais si c'est pour un jeu et qu'au bout d'un certain temps on finit par tout dire à la personne filmée, tout le monde vous pardonne ! Oui, c'est la fameuse phrase qu'on entend à la fin des canulars, même de très mauvais goût : « c'était pour rire ! » Ah bon, dit la victime ; du moment qu'on lui a révélé à la fin qu'elle avait été filmée, piégée, elle donne sa bénédiction – tout est question de timing. T'as pas donné ton autorisation avant mais après qu'on t'a expliqué que c'était un canular... Ouais... je suis prêt à parier... la société produit tellement d'âmes faibles et basses que... tu choisis un mec, tu truffes son appart de caméras, tu le suis, tu le filmes à ses dépens pendant un mois... et ben, j'en donnerais ma main à couper : à partir du moment où tu lui révéles qu'il y a un million de personnes qui se sont intéressées à lui, qu'il est devenu célèbre et qu'il touche de l'argent pour ce qu'il a fait sans s'en apercevoir, et ben le type, il ne sera même pas fâché. Bon. Faut voir comment tu lui présentes les choses,